

Ensuite, les temps deviennent plus calmes et nous entrons dans une période de plus grande liberté. Nos littérateurs ont un autre rôle à remplir. Ils ont à recueillir les grandes leçons du passé, à les transcrire pour les offrir à l'admiration de leurs contemporains et les donner en exemple aux générations futures. Ils ont pour mission de tenir constamment devant les yeux du peuple les belles actions de ceux qui ont combattu et qui sont morts pour affirmer et faire respecter ses droits, afin que les courages, n'étant plus aiguillonnés par les ardeurs de la lutte ouverte et active, aient du moins pour les soutenir, le spectacle des grandes choses qui se sont déjà accomplies, la vue rétrospective d'une époque héroïque, l'exemple des fortes vertus qui ont élevé si haut le nom de nos patriotes canadiens.

Et ici, Messieurs, je pourrais citer bien des noms que vous avez déjà sur les lèvres, tant parmi ceux qui ne sont plus que parmi ceux qui restent encore à l'œuvre. Je n'en offrirai cependant qu'un seul à votre affectueuse admiration, c'est celui qui est inscrit sur un des plus beaux monuments élevés à l'honneur de notre race et au souvenir de ceux qui ont bien mérité de la patrie, comme aussi à la réprobation de ceux qui ont voulu l'abaisser et l'anéantir : c'est le nom de notre grand historien, François-Xavier Garneau.

Voilà, Messieurs, jusqu'à l'époque qui nous touche de plus près, jusqu'à nos jours, ce qu'a été notre littérature. Née sur ce sol dans les combats et les luttes, son enfantement a été long et laborieux. Livrée à ses propres forces, elle s'est vue assaillie de toutes parts et obligée même de combattre pour conserver la belle langue dans laquelle elle traduisait ses impressions. Et cependant, elle a grandi, elle s'est développée dans le sacrifice et le dévouement. Forcée de tout créer, de tout inventer, comme l'artisan qui, avant de travailler à son œuvre, serait obligé de forger ses propres outils, elle a eu à renverser tous les obstacles, à combattre les plus étranges préjugés. Vous vous rappelez encore le temps — il n'est pas déjà si loin de nous — où le titre d'écrivain conférait à celui qui le portait un brevet d'incapacité, où le nom de poète provoquait sur toutes les figures un sourire de pitié à peine dissimulé ; où, loin de pouvoir attendre de son travail un juste salaire, le littérateur devait s'estimer heureux quand l'imprimeur consentait à ne pas lui faire payer l'honneur de paraître dans les colonnes de son journal. Eh ! bien, ces outrages, nos écrivains les ont subis — j'en sais quelque chose — ces obstacles, ils les ont renversés, ces actes de dévouement, il les ont patiemment et virilement accomplis !

Et en présence de ces faits, on viendrait soutenir que nous n'avons pas de littérature nationale proprement dite ! qu'il n'existe pas une telle chose que les lettres canadiennes-françaises !

Ah ! Messieurs, elle est bien canadienne cette littérature, ils sont bien à nous ces écrits qui représentent la plus noble, la plus intime partie de nous-mêmes, lambeaux de notre cœur que nous avons arrachés quand il nous fallait cependant ce cœur tout entier pour soutenir la lutte.